

**AUX ORIGINES DE L'ANTHOLOGIE:
I. LE PAPYRUS P. BRIT. MUS. INV. 589
(PACK 1121)**

Le papyrus qui fait l'objet de la présente étude a peu retenu l'attention de la philologie. Publié pour la première fois en 1892 par J. P. Mahaffy dans le deuxième volume des Flinders Petrie Papyri¹⁾, il est signalé dans le *Philologus* en 1894 par O. Crusius, qui y reconnaît un épithalame²⁾, puis incorporé en 1924 par E. Diehl aux fragments des poètes alexandrins dans la première édition de l'*Anthologia Lyrica*, sans nouvel examen de l'original³⁾. Acquis dès 1895 par le British Museum et porté à l'inventaire sous le n^o 589, il est révisé par H. J. M. Milne et republié en 1927 dans le *Catalogue of the Literary Papyri in the British Museum*⁴⁾. Cette publication ne tient encore compte que du fragment principal, affecté de la lettre A dans l'inventaire, mais elle en cite sommairement le verso, qui était encore inconnu: Σύμμεικτα ἐπιγράμματα Ποσειδίπ[που]. Sans nouvelle inspection, A. D. Knox propose quelques conjectures dans le compte-rendu de cet ouvrage paru en 1929 dans le *Journal of Egyptian Archaeology*⁵⁾. En 1933, frappé par le nom de Posidippe, et sans tenir compte des réserves formulées à ce sujet par Knox, J. U. Powell consacre à notre fragment, dans la troisième livraison de ses *New Chapters in the History of Greek Literature*, cette seule phrase: "There are sufficient remains of the new epigram to show that its subject was the marriage of Arsinoë; but we cannot restore the lines."⁶⁾ Écarté en 1940 par E. Diehl de la seconde édition de l'*Anthologia Lyrica* en tant qu'oeuvre d'un épigrammatiste, ce texte n'a plus été étudié, à ma connaissance, que par W. Peek, qui en a le premier reconnu pleinement

1) P. 157, n^o 49 a.

2) Vol. 53, p. 12.

3) Vol. II, fasc. 6, fr. 3, p. 238.

4) P. 45, n^o 60. Milne précise l'hypothèse de Crusius en intitulant le poème auquel appartient le fragment „Epithalame à Arsinoë“.

5) Vol. 15, p. 140.

6) P. 187. La thèse de P. Schott, *Posidippi epigrammata collecta et illustrata*, Berlin 1905, et l'important article de O. Weinreich, *Die Heimat des Epigrammatikers Poseidippos*, *Hermes* 53, 1918, 433 ss. ne font naturellement pas encore état de ce poème, ayant été écrits l'un et l'autre avant que Milne eût donné connaissance du titre porté au verso et de la présence du nom de Posidippe.

l'importance dans son article sur Posidippe de la *Real-Enzyklopädie*, paru en 1953⁷⁾.

Dès 1952, j'en avais entrepris l'étude dans le cadre d'une prospection plus étendue sur les origines de l'Anthologie. Cette étude, interrompue à plusieurs reprises par d'autres travaux, a fait des progrès décisifs grâce à d'excellentes photographies à l'infra-rouge des rectos et des versos des fragments existants, dues à l'obligeance de Mr T. C. Skeat, photographies dont les autorités du British Museum ont bien voulu autoriser la reproduction dans cette revue (pl. 1 et 2). Elles ont permis le déchiffrement de plusieurs lettres nouvelles, tant au verso qu'au recto des fragments A et B, et quelques rectifications de précédentes lectures. Le fragment B était encore inédit, ainsi qu'un troisième fragment, auquel l'inventaire n'attribue aucune lettre: on se rendra compte que l'étendue des mutilations de l'un et l'exiguïté de l'autre justifiaient en partie le silence des premiers éditeurs, qui ne mentionnent même pas leur existence. Une vérification directe de l'original, à laquelle j'ai pu procéder en mai 1958, m'a confirmé dans l'idée que les photographies rendent possible un examen minutieux des moindres vestiges d'encre; en revanche elles font parfois ressortir des ombres qui n'apparaissent pas à l'examen direct et qui peuvent induire l'oeil en erreur.

Ces trois fragments proviennent d'un rouleau non opisthographe d'époque ptolémaïque, utilisé pour la confection du cartonnage d'une momie exhumée à Gurob. Milne le date, après Mahaffy, du III^e siècle avant J.—C., mais les autres documents livrés par l'ensemble des momies découvertes à Gurob s'échelonnent presque tous dans la période plus restreinte qui va de 260 à 224, ce qui permet de donner à notre rouleau une date plus précise: le milieu du III^e siècle. Il est vraisemblable, en effet, que le livre n'était plus neuf quand il a été abandonné à l'embaumement: une période de 25 ans d'usage, hypothèse raisonnable, situerait la date de la copie en 250 au plus tard. A ce calcul s'ajoute le fait que l'écriture, une onciale littéraire, ressemble à celle des papyrus de cette époque. On comparera notamment le fragment de Thucydide récemment analysé de ce point de vue par E. G. Turner et daté par lui d'environ 250⁸⁾, en prenant garde toutefois que l'écriture du document de Gurob est moins belle et surtout moins régulière. Mêmes crochets aux extrémités des verticales des τ, γ, ι, parfois ρ; mêmes θ étroits; mêmes α

7) Vol. XXII, 1, col. 439.

8) JHS 76, 1956, 96 ss. et fig. 1.

triangulaires et pointus; mêmes υ à longue hampe, fourchant déjà au niveau de la ligne; mêmes ω alignés sur le sommet des lettres. La médiocrité de la main apparaît aux dimensions et aux formes variables des caractères, qui déconcertent la conjecture, à l'horizontalité douteuse des lignes, aux nombreux empâtements. Les lettres η, μ et ν sont parfois difficiles à distinguer les unes des autres à cause de l'épaisseur du trait médian et des niveaux variables auxquels ce trait rencontre les jambages verticaux, mais π, quoi qu'en dise Milne, ne peut être confondu avec aucune d'entre elles.

Au verso du premier fragment, sur lequel nous porterons d'abord notre attention, une main que je crois différente de celle du recto a inscrit en grands caractères le titre de l'ouvrage, en prenant le bord gauche du recto comme marge sommitale. Ce titre occupe deux lignes. Il est suivi, après un espace assez grand, d'une liste verticale de noms de poètes. Le titre et la liste se succèdent donc dans le sens où se déroule le volume. Il en résulte que ce premier fragment doit être considéré comme un débris du commencement de l'ouvrage:

] . . . [
	Α [] [
]. [Α υ ο τ η ς [
Λ]εωυ[ι]δου	
	ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ ΜΑΤΑΣΥΜΜΕΙΚΤΑ
]. α [
]. ο υ ε υ [

ΠΟΞΕΙΔΙΠΠΟΥ
ΗΑΥΔΙΟΥ

ΣΥΜΜΕΙΚΤΑ
ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ



Pl. 1: P. Brit. Mus. Inv. 589 verso

Reporté au recto, le titre se trouverait croiser à angle droit les lignes du texte entre la quatorzième et la vingt-quatrième, c'est-à-dire la dernière, de la colonne. Il occupe donc la partie inférieure du verso et non son milieu, disposition qui ne permet aucune supputation sur la hauteur primitive du rouleau, ni par conséquent sur le nombre des lignes perdues. Un second titre, répétant à peu près le libellé du premier, mais transcrit sur trois lignes, a été recopié plus haut par une troisième main. Disposé en tête-bêche par rapport à l'autre, il se lit dans le sens inverse du déroulement. Tant à gauche qu'au-dessus de lui, dans la position normale du rouleau, des lettres entières ou fragmentaires d'une écriture semi-cursive attestent la présence d'une liste de noms répartie sur deux colonnes au moins et copiée de manière à remplir la surface restante. Grâce à cette disposition, tout le contenu du papyrus pouvait être connu à rouleau fermé. On peut imaginer que cette sorte de table des matières reproduisait la liste des noms qui suivait le premier titre et qu'elle est due au propriétaire du livre plutôt qu'au copiste. La transcription ci-dessus s'efforce de rendre compte de ces divers éléments.

Si les titres et le nom de Posidippe se laissent lire sans la moindre difficulté, il n'en va pas de même des autres noms, dont la restitution, très problématique, appelle un commentaire.

Ἡδύλ[ου: la seule lettre à peu près certaine est la seconde, encore qu'on ne puisse se prononcer entre δ et α. La première présente, bien visible, un trait horizontal à mi-hauteur: si l'on tient compte des extrémités de traits verticaux ou arrondis qui se découvrent au-dessus de ce trait, à droite et à gauche, on doit conclure à un Η. Si au contraire on les considère comme des taches d'encre, on peut admettre que le trait horizontal appartient à un Π. Les autres lettres sont peu conservées: la troisième comporte à sa base une hampe verticale, la quatrième a pour sommet un trait vertical ou incliné de droite à gauche. Ἡδύλ[ου est une bonne conjecture; on pourrait aussi, à la rigueur, proposer Παγκ[ράτους. Pancratès est cité dans le Proème de la Couronne de Méléagre, au vers 18; la date de son activité est inconnue et les rares épigrammes que nous possédions sous son nom ne permettent guère d'hypothèses.

Α]εων[ι]δου: ω est certain; ε (à première vue σ) ne fait pas grande difficulté. Le nom est conjecturé sur ces deux lettres. Quant aux suivantes, elles ne sont que possibles: ν et δ (α? λ?)

n'ont laissé que des fragments de traits ou des points, οὐ est seulement une éventualité.

Les noms portés plus bas sont irrécupérables et le nombre des lignes intermédiaires, s'il y en avait, ne se laisse pas deviner. L'α du premier nom pourrait être, par exemple, un η; les autres lettres de ce nom ne sont plus que des ombres fallacieuses. Le deuxième nom est moins évanescant, du moins en apparence, mais le dessin des lettres qui le constituent n'est pas plus facile à identifier. Au lieu de ονευ, on pourrait tout aussi bien lire ημυχ, ou combiner ces deux lectures, ou encore en proposer d'autres. Dans ces conditions, toute conjecture serait vaine.

Dans la seconde colonne, où l'encre a moins souffert, on distingue les vestiges de trois noms au moins, dont le dernier se situe au niveau du seul nom déchiffrable de la colonne de gauche, Α]εων[ι]δου. Le premier de ces noms est représenté par quelques bases de lettres tout à droite; le reste est mutilé. Le second est intact, mais passablement effacé. Il commence par un Α, analogue à celui par lequel commence le troisième nom, mais moins facile à reconnaître au premier coup d'oeil. La seconde lettre est indiscernable, la troisième est représentée par un sommet triangulaire: α, δ ou λ. Puis suivent: un jambage légèrement penché à droite, un υ ou un ψ étalant largement ses deux branches, enfin peut-être un ρ. Toute conjecture serait désespérée.

Ἀνότης: la première et les deux dernières lettres sont certaines, ainsi que le premier jambage de la lettre qui s'appuie sur la première (μ, ρ, ι possibles). Les autres lettres n'ont laissé que quelques tronçons informes permettant toutes sortes de restitutions. Ce nom est le dernier de la colonne; il ne semble pas qu'il ait été suivi d'une indication stichométrique, mais on ne saurait en tirer argument pour défendre l'hypothèse d'une troisième colonne, étant donné que cette liste n'a pas le caractère d'un Pinax en bonne et due forme et paraît plutôt répondre à une nécessité occasionnelle⁹⁾.

Le recto du fragment A, complètement occupé par douze distiques élégiaques consécutifs, mutilés de leur début, est le texte le plus intéressant de tout le papyrus. Les signes de lecture

9) Voir les exemples rassemblés par V. Gardthausen, *Zeitschr. d. Dt. Vereins f. Buchwesen u. Schrifttum* 5, 1922, 73 ss., et F. Lasserre, *Aegyptus* 37, 1957, 243 ss.



Pl. 2: P. Brit. Mus. Inv. 589 recto

y sont rares: extrémité d'une paragraphos après le vers 8, un point à mi-hauteur à la fin du vers 12. Aucun esprit, aucune apostrophe, aucun accent n'est indiqué. Une variante ou une correction de première main affecte le vers 9: ἐπιθήσετ' peut ou doit être lu ἀπιθήσετ', un α ayant été inscrit au-dessus de l'ε initial. Je n'ai pu distinguer si l'ε a été ensuite biffé ou non. Toutes les élisions nécessaires sont faites et les ι adscrits ne font défaut nulle part.

* * *

-] οτα[] υν[
 Ἄρσι]νόης δ' ἴσχετε χεῖρα[ς ὑπερ.
 π]άρεστιν ἀπ' Οὐλύμ[ποιο] . . [
- λαὸς δ' ἴξε] θέων, δῶρα δ' ἔχαιρεν ἰδῶν·
 5 χεῦατε δὲ χρυσ]είου ἀπὸ κρητῆρος ἀέρσην,
 ἦι ζεῦγός σφε βο]ῶν ἦγαγεν εἰναετῶν·
 χεύματι τῶιδ' ἄχρ]αντος ἐλούσατο παρθένος Ἥρ[η
 ὡς τύχ' ἐπ' Οὐλ]ύμπωι παστὸν ὑπερχομένη.
 Οὐ Φοῖβου μ]εδέοντος ἐμῶν ἐπιθήσετ' ἄ[οιδῶν
 10 ἄς νῦν ἐκ Μοῦ]σέων εἶπα διδασκόμενος,
 ἀλλ' ἀπὸ τῆς κρ]ήνης [ε]ῦν' οἴσετε φύλλα καὶ ἄν[θη
 δρεφάμενοι, δι]ψη δ' οὐκ ἄκέ[σ]εσθε ποτῶι.
 Ἄμφι γάρ] Ἄρσ[ι]νόης ποταμὸς μ[ε]τεβάλλετο ῥε]ῦμα
 οὐδὲ πά]τος [σ]ύρων δαψιλὲς οἶδμα φέρει,
 15 οὐ πίε βοῦς] ἀγ[ε]λαίη, ὅθεν καὶ π[ό]ντος ἀποπτ[ος
 ὡς ἔτυχε]ν ραί]νων ὑετὸς αἰθροπετῆς.
 Βάψετε δ' ἐς] κρήνην ἱερὸν λίτ' ἄθ]ανατάων
 ἐκ τ' ἀρύσεσθε] φίλης ἀγνὰ λόετρα κόρης,
 ἦν ἐκυρή σὺ]ν παιδί βαθυζώνιοι Διώνης
 20 εἶλ', ἀλλην νύ]μφην οὐκ ἐθέλουσα νύ]ν.
 Αὐτίκα νῦν ζ]ωστήρος ἄτερ καλαμῶνα δέ[δυκε
 γαμβρὸς ὁ ν]υμφάων ἱερὸς ἠέλιος
] αμοισι πόσις καλ[
] τωι δῶκεν . . . [

La traduction ci-après est destinée à justifier les conjectures proposées, originales pour la plupart, en les situant dans la perspective d'un contexte. Ces conjectures ne prétendent pas,

bien entendu, ressusciter la lettre du texte perdu mais seulement son sens général et sa syntaxe. Je me suis attaché à maintenir dans la rédaction française les lacunes de l'original aux endroits où elles se présentent, quitte à alourdir parfois la phrase, de manière à mieux signaler la part du document et celle de l'hypothèse. Chacun sait, au reste, qu'une tentative de reconstitution d'un poème mutilé est toujours entachée d'arbitraire. La langue et le style de Callimaque ont fourni le plus souvent les points de comparaison et les garanties nécessaires quand il s'agissait de rétablir une tournure authentiquement alexandrine: il va sans dire qu'on ne saurait ensuite en faire état pour défendre l'attribution du poème à Callimaque.

- „ . . . puis, au-dessus) d'Arsinoé, tendez les bras;
 . . . la) voici qui arrive de l'Olympe (: . . .
 (le peuple est) accouru et manifeste sa joie à la vue des
 présents.
- 5 (Répandez) la rosée d'un cratère d'or,
 (là où le char attelé) de boeufs de neuf ans l'a conduite:
 (c'est de telle liqueur) que fit son bain la vierge et pure Héra
 (quand ce fut le moment) pour elle, sur l'Olympe, d'entrer
 dans la chambre nuptiale.
 (A Phébus) vous ne désobéirez pas, maître des hymnes
- 10 (que maintenant) j'entonne, moi, l'élève des Muses:
 (de la) source vous apporterez des feuilles et des fleurs,
 commune offrande,
 (que vous aurez cueillies;) mais gardez-vous de boire comme
 pour étancher votre soif,
 (car pour) Arsinoé le cours du fleuve s'est transformé:
 il ne charrie plus la fange, il ne s'enfle plus de ces flots
 généreux
- 15 (où vient s'abreuver la génisse) du troupeau et qui déjà
 annoncent la mer,
 (quand est tombée) l'averse d'une pluie céleste.
 (Vous plongerez plutôt) dans la source des immor-
 telles le voile sacré
 (et vous y puiserez) l'eau sainte du bain de la chère vierge
 (qu'une mère,) avec l'aide du fils de Dioné, la déesse à l'am-
 ple ceinture,
- 20 (a choisie) pour fiancée à son fils, ne voulant pas d'autre bru.
 (Mais déjà,) délivré de sa ceinture, il s'est couché sur la
 natte de roseaux,
 (l'époux,) soleil sacré des jeunes filles (. . .

Commentaire

2—3: conjectures de Milne, qui ne lisait encore au v. 2 que]οης. Le sommet de la seconde verticale du ν est parfaitement visible. Sur la tmèse et la postposition de ὅτερ, voir p. ex. Call. fr. 177, 28 ἤλασαν ὄρον ἀπο et 30 μήνατο καίνος ἐπι.

4:]ξε] θέων: Hom. γ 288. *Ἐχαιρεν ἰδῶν: [. οὐ]ρανιδῶν Mahaffy, ἀνελεμενοδων Milne, d'οὐ *Ἀχαιμενιδῶν Knox.

5: χροσ]ειου e.g.: θ]ειου Mahaffy. *Ἀέροσην (cf. Hesych. 1405 ἀέροσαν· τὴν δρόσον. Κρήτες) est certain et ne doit pas être corrigé.

6: σφς (sing.): Call. hy. 4,15. Sur la tradition du char à boeufs dans l'enlèvement de la fiancée, voir Roscher, Lexikon d. Mythologie, s. v. Hera, I 2, 2099, et sur l'âge de neuf ans comme âge parfait des bovidés, Call. hy. 3, 179.

7: ce vers paraît s'articuler sur le distique précédent au moyen d'une comparaison, d'où la conjecture χεύματι τῶιδ(ε); sur ὅδε renvoyant à un objet désigné antérieurement, cf. Call. fr. 110,75, 194,72, 229,5 et 12, etc. *Ἀχρ]αντος:]ευντος Mahaffy,].. ντος Milne; la lettre litigieuse est certainement triangulaire. *Ἡρ[η Crusius.

8: conjectures de Mahaffy à partir de Οὐ]λύμπωι. Noter la correspondance de la paragraphos avec l'interruption du récit.

9—10: restaurés d'après Call. hy. 4, 4 ss. Δήλος δ'ἔθλει τὰ πρῶτα φέρεσθαι ἐκ Μουσέων, ὅτι Φοῖβον αἰοιδῶν μεδέοντα λοῦσέ τε καὶ σπειρωσε. La lecture]δδέοντος de Milne est démentie par la présence indiscutable de la barre horizontale de l'ε visible sur 2 mm. (à supprimer dans Liddell and Scott). Au même vers, l'α de ἀ[οιδῶν est évident (ε Milne), ainsi que la correction ou la variante ἀπιθήσεται. Sur αἰοιδῶν, ἀς . . . εἶπα, cf. Call. hy. 4, 257 εἶπαν . . . μέλος. *Ἐκ Μου]σέων a été rétabli par Croenert (Milne).

11: κρ]ήνης probable (cf. Plat. Ion 534^{a-b}):]ηνης, puis ε . . . οισατε edd. Dans la restauration [ξ]ῶν, υ est assez bien représenté par sa fourche et sa partie supérieure. Le trait inférieur du ξ, visible sur la photographie, est trompeur: c'est une fibre plus sombre. *Ἀν[θη Mahaffy.

12: δρεψάμενοι ou δρεψάμεναι; voir le texte de Platon référé au vers 11 (ἀπό κρηνῶν . . . δρεπόμενοι τὰ μέλη).

Δί]ψη δ'οὐκ ἀκέσεσθε ποτῶι est dû principalement à Knox, qui conjecturerait cependant διψα]ν δ' οὐκ κτλ. sur la base du texte de Milne]νδ' οὐ κακά· σθε ποτῶι. L'η de διψη peut être confondu avec ν à cause du parallélisme des deux verticales. Mais sa transversale est presque horizontale et atteint le second jambage à mi-hauteur, non au pied. D'autre part, il n'y a pas place pour un α entre cette lettre et celle qui a laissé, 3 mm. plus à gauche, une trace importante: l'extrémité inférieure d'une verticale descendant bien au-dessous de la ligne (ρ, υ, φ, ψ, à la rigueur γ ou τ). Le sommet de cette verticale se laisse identifier avec une quasi évidence dans une petite saillie du papyrus au-dessus de la ligne, la plus grande partie du trait se situant en dehors du fragment de papyrus, ce qui limite les possibilités à υ, φ ou ψ. J'ajoute que l'une des ombres trompeuses qui strient la surface usée entre le bord gauche et l'η sur une largeur de 2 mm., pourrait correspondre à la branche droite du ψ: elle est la seule qui ne puisse être confondue avec une fibre. Mais ce qui parle le plus en faveur de l'η contre le υ, c'est que la présence presque certaine d'une consonne à si faible distance de la dernière

lettre du mot impose une finale vocalique: il n'y aurait de place entre les deux lettres que pour un ι, qui aurait alors certainement laissé une trace au-dessus ou au-dessous de la ligne.

*Ακέ[σ]εσθε: traces visibles, mais très incertaines, de εσ, le papyrus étant en partie troué. L'ε montre cependant encore la fin de son arc supérieur et l'extrémité de son horizontale. Sur la photographie, la partie supérieure de la ligne se replie à cet endroit sur la partie inférieure, ce qui diminue la surface visible. Mr Skeat ayant bien voulu faire corriger ce défaut sous le verre, j'ai pu me rendre compte que la zone cachée ne comprend en réalité que les fibres de la trame du verso, de telle sorte que l'examen direct n'a rien révélé de plus que ce que donnait déjà la photographie.

Le pluriel διψη, au premier abord choquant, correspond au pluriel ἀκέσσεσθε: il s'agit de la soif des personnages auxquels s'adresse le poète. Arst. rhet. 1389 a 8 écrit de même αὶ τῶν καμνόντων διψαὶ καὶ πειναί. La liaison de sens avec ce qui précède et avec ce qui suit n'est pas immédiatement perceptible: on en trouvera plus loin l'explication. En tout état de cause, je crois que la restitution proposée pour cette partie du vers est la seule possible: elle doit commander l'interprétation du contexte.

13: les restitutions mineures émanent de Milne. *Ρε[ῶ]μα: la boucle du ρ est certaine et suffit à l'identification de la lettre; la partie inférieure de la courbe de l'ε est identifiable, mais elle ne suffit pas à faire reconnaître la lettre.

14: π[ά]τος [σ]ύρων a été restitué d'après Call. hy. 2, 109 σурφετόν ἐλκει: π[ρο]σ[θ]ύρων Milne.

15: π[ι]ό]ντος: π[αν]τός Mahaffy, πασός Milne. L'α, qui serait d'ailleurs trop grand pour l'espace disponible, a en réalité complètement disparu dans la déchirure. La diagonale du ν est indiscutable, autant que les deux jambages verticaux, mais la barre horizontale du τ couvre entièrement le sommet de la lettre, d'où l'erreur de Milne qui l'a interprétée comme étant la partie supérieure d'un σ dont la diagonale du ν constituerait le reste. *Αποπτ[ος] Hunt (Milne).

16: β[α]λ[ων]:]ων edd. Αιθροπετής est certain jusqu'à π: αιθροπειν Milne, d'où Αιθιόπων Knox. Le mot est sauf erreur hapax; composé comme Διο-, ἀερο-, οὐρανοπετής, il s'oppose à χαμαιπετής non seulement au sens propre de „tombé du ciel“, mais aussi dans son emploi rhétorique de „sublime“.

17: ιερὸν λιτ': ιεροὶ δησ-Mahaffy, ιεροὶ θηϊς Milne, d'où ιεροὶ θεόν, ou θύον, Knox.

18—22: les conjectures d'une ou de deux lettres aux déchirures sont dues à Mahaffy. 21 δέ[δουκε] est appelé par 22 ἡέλιος.

L'interprétation de ce fragment de poème est étroitement liée, comme on va le voir, à la destination de l'ouvrage dont il occupe la première colonne. Aussi avons-nous d'abord à nous arrêter au titre qui figure sur le verso du papyrus. Ce titre, Σύμμεικτα ἐπιγράμματα dans son libellé le plus ancien, annonce-t-il des poèmes choisis dans plusieurs oeuvres d'un même auteur ou choisis chez différents auteurs? D'autre part, parle-t-il d'épi-

grammes au sens hellénistique et littéraire du terme — courts poèmes destinés à la publication livresque — ou au sens primitif d'inscriptions? La première de ces deux questions liminaires a sa réponse dans la liste de noms qui suit le titre: il s'agit de toute évidence d'épigrammes provenant de plusieurs poètes¹⁰). La seconde question ne pourrait être résolue avec certitude que si notre papyrus restituait un nombre suffisant de poèmes, ce qui n'est malheureusement pas le cas. Théoriquement, un recueil portant un pareil titre pourrait avoir été réservé à des inscriptions: Philochore, à peu près à cette date, en apporte la preuve¹¹). En vérité, sauf Hédylos et Posidippe, les poètes dont les noms se laissent éventuellement reconnaître, Léonidas et Anyté, sont représentés dans l'Anthologie surtout par des épigrammes lapidaires. De type lapidaire, devrais-je dire, car il est certain que beaucoup d'entre elles sont des inscriptions fictives. On verra plus loin que la destination probable de notre anthologie fait prévoir plutôt des épigrammes composées en vue de la lecture, et de la lecture dans un recueil épigrammatique, que des analectes épigraphiques. En attendant, nous ne saurions tirer d'un indice aussi faible aucune conclusion positive. Le fait même que la poésie épigrammatique livresque utilise très souvent, surtout à ses débuts, l'artifice de l'inscription fictive, s'inspirant même souvent d'inscriptions réelles, montre que ces deux genres ne sont pas, à l'origine, conçus comme distincts l'un de l'autre. Jusqu'au milieu du III^e siècle au moins, c'est-à-dire encore à l'époque présumée de la copie de notre papyrus, le terme *ἐπίγραμμα* s'applique autant à l'inscription sur pierre qu'au poème

10) La place de Ποσειδippeu après Ἐπιγράμματα — comparer p. ex. Ἀλκαίου Μέλη — pouvait déjà faire douter, avant la découverte d'autres traces de noms, que Posidippe fût l'auteur, et le seul auteur, de l'ouvrage. Peek, l. c., se fondant sur une communication privée de Milne, fait observer en outre que Ποσειδippeu est séparé du mot Ἐπιγράμματα par un grand espace blanc. Au-dessous du deuxième nom, Ἡδύλου, aucune trace indiscutable d'encre n'atteste la présence de nouveaux noms. Mais la surface du papyrus est si usée à cet endroit que l'absence de tout vestige d'écriture ne prouve rien. Si cependant, malgré le témoignage de la seconde liste, la liste originale ne contenait que ces deux noms, il y aurait lieu de rappeler que le Proème de la Couronne de Méléagre les associe plus étroitement que tout autre nom, entre les poètes qu'il énumère, y joignant d'ailleurs celui d'Asclépiade. Voir à ce sujet l'hypothèse défendue par R. Reitzenstein, *Epigramm u. Skolion*, Gießen 1883, 100 s.

11) Il est l'auteur d'un recueil intitulé Ἐπιγράμματα Ἀττικά (Fr.Gr.Hist. 328 T 1); cf. F. Jacoby, *Atthis* 170. Il faut citer aussi le Περὶ τῶν κατὰ πόλεις ἐπιγραμμάτων de Polémon le Périégète, qui n'est pas beaucoup plus tardif (Ath. X 426^d et 442^d).

rédigé dans le style lapidaire des inscriptions: il ne faut pas y voir une confusion des genres ou une insuffisance du langage, mais bien le témoignage que ces deux emplois de la poésie étaient ressentis dans leur identité plutôt que dans leur différence¹²).

Σύμμεικτα fait moins de difficulté qu' ἐπιγράμματα, une fois établi que le recueil réunit des épigrammes empruntées à plusieurs poètes. On doit cependant se demander à propos de ce mot d'une part si le „mélange“ dont il s'agit est celui des auteurs ou celui des épigrammes, d'autre part si ce „mélange“ s'érige en principe de composition ou s'il rend compte, simplement, d'un état de fait dont le seul hasard pourrait être la cause. A en juger aux anthologies postérieures, celle de Méléagre comme celles dont une dizaine de papyrus et d'ostraca reflètent l'existence¹³), la tradition ne recommandait pas un groupement par auteurs mais un groupement par sujets, les épigrammes d'un même poète ou de plusieurs poètes étant données comme une suite de variations sur différents thèmes. Notre anthologie proposait vraisemblablement déjà ce mode de classement: la présence de la liste des poètes en est peut-être un signe. Dans ce cas, le mélange des poètes était seulement le corollaire du mélange des épigrammes, l'auteur de l'anthologie s'étant seulement intéressé au jeu des variations, sans jamais se soucier de mêler ou de ne pas mêler les poètes. Reitzenstein va jusqu'à supposer que leurs noms ne figuraient pas dans les premières anthologies et que les multiples erreurs d'attribution dont témoignent les collections plus récentes proviennent précisément de l'absence de ces noms¹⁴).

Reste à savoir si le mélange des épigrammes attesté par le mot σύμμεικτα avait une intention programmatique ou s'il était involontaire. Certains exemples semblent montrer que le brassage des sujets était recherché dans les recueils de σύμμεικτα. Le premier miscellané cité par la philologie antique, le recueil d'Al-

12) Sur cette ambiguïté, attestée déjà chez Chaméléon, fr. 34 Wehrli, voir R. Reitzenstein, o. c. 118 ss.

13) Cf. A. Wifstrand, *Studien z. gr. Anthologie*, ch. 1 et 2. Les papyrus entrant actuellement en ligne de compte comme exemples d'anthologies étrangères à l'influence de Méléagre, mais peut-être dérivées d'un modèle commun, portent dans le répertoire de Pack les numéros suivants: 1256—1258 (1258 a été maladroitement répété à 1393), 1262, 1263, 1263 a—c, 1390 et peut-être 1385.

14) O. c. 97 ss. Le plus ancien témoin de l'absence de lemmes indiquant clairement la part de chaque poète est Strabon 14, 6, 3.

ταίαι σύμμικτοι de Démocrite¹⁵), devait évidemment son titre à la diversité des domaines auxquels il touchait, par opposition aux autres *Αἰτιαί* du même auteur, *Αἰτιαί οὐράνιαι*, *Αἰτιαί ἀέριοι*, *Αἰτιαί περὶ φωνῶν*, etc. Dans ce cas, le mélange n'avait probablement pas de signification sur le plan scientifique ou littéraire: il résultait simplement de l'impossibilité de réunir des observations éparses dans un ouvrage plus concentré. Mais on ne peut pas faire sérieusement état de ce témoin à cause des doutes qui planent sur l'authenticité de la série des *Αἰτιαί* de Démocrite. Aucune hésitation, en revanche, sur le second en date des miscellanés, les *Ἑτακτα* d'Aristote mis à part, je veux dire les *Σύμμικτα συμποτικά* d'Aristoxène¹⁶): le cadre du symposium, qui est le leur, impose la variété comme une règle, de telle sorte que *σύμμικτα*, dans leur titre, définit un programme. Comme ce programme a joui d'une grande fortune dans la littérature hellénistique et qu'il est englobé dès Callimaque dans la doctrine plus générale de la *ποικιλία*¹⁷), particulièrement valable pour la littérature symposiaque à laquelle appartient toute une catégorie d'épigrammes, il y a tout lieu de croire que *σύμμικτα*, dans le titre de notre anthologie, ne porte pas seulement témoignage d'un état de fait, mais bien plutôt avertit le lecteur que la loi de la variété a présidé à la répartition des poèmes qui lui sont présentés. L'exemple de la Couronne de Méléagre, où la diversité règle seule la succession des thèmes épigrammatiques, conseille par analogie de doter le mot *σύμμικτα* de son maximum de signification.

Sur les noms mêmes des poètes dont la restitution a été tentée, il n'y a presque rien à dire. La distance considérable qui sépare Léonidas, dans la colonne de gauche de la seconde liste, d'Anyté, à la fin de la colonne de droite, semble montrer qu'on n'avait pas réuni leurs oeuvres, du moins de façon régulière, dans l'anthologie. Mais comme nous ne savons absolument pas si la liste a un rapport quelconque avec le classement des poèmes, il est impossible de tirer argument de cette constatation. On ne peut pas davantage inférer de la présence de Posidippe en tête de la liste primitive qu'il ait été l'auteur du recueil, ou

15) Vorsokr. II 91, 15.

16) Fr. 124 Wehrli. Le titre est certain et remonte vraisemblablement à Aristoxène lui-même. On ne saurait en dire autant des *Σύμμικτα διορνήματα* que mentionne Porphyre (fr. 128 Wehrli).

17) Callim. iamb. XIII; cf. M. Puelma Piwonka, *Lucilius u. Kallimachos*, Frankfurt a.M. 1948, 200 s.

l'auteur de son premier poème. Il suffit par exemple que ce recueil ait contenu un Proème analogue à celui qui introduit la Couronne de Méléagre — ce qui était le cas, comme on va le voir — pour qu'il soit permis de supposer aussi que le nom de Posidippe a été simplement repris de ce Proème, où il occupait alors la première place. Peut-être était-il représenté par le plus grand nombre d'épigrammes, ou encore la liste est-elle composée au hasard. On le voit: il serait dangereux de prêter trop d'attention à ces éléments. Seule l'association d'Hédylos avec Posidippe pourrait être significative, s'il était assuré que le nom d'Hédylos figure réellement à cet endroit du papyrus: Reitzenstein a jadis émis l'hypothèse qu'ils étaient avec Asclépiade les auteurs de la plus ancienne anthologie d'épigrammes érotiques et symposiaques¹⁸⁾. Observons enfin que la présence de poètes de l'école dorienne dans une anthologie où figurent aussi Hédylos et Posidippe donne à cette anthologie la même extension qu'à la Couronne de Méléagre et qu'à l'Anthologie du Palatinus: elle n'était pas réservée à l'épigramme amoureuse ou bachique.

Telles sont les quelques observations que suggère l'étude des textes du verso. Avant de passer au poème du recto, il convient de rappeler que le milieu des vers de ce poème correspond exactement à l'emplacement des titres inscrits à son revers. La colonne conservée est donc certainement la première du rouleau, et le poème copié sur cette colonne presque certainement le premier poème du recueil. Ces faits, suffisamment établis, sont de la plus grande importance pour l'interprétation du texte et pour la détermination de la nature du livre.

Ce poème est-il une épigramme? Sa longueur, qu'on peut évaluer au moins à une cinquantaine de vers, et son sujet conviennent mal à l'idée que nous nous faisons de l'épigramme d'après l'Anthologie. Comme l'avait déjà pressenti Crusius, c'est plutôt un épithalame. Un épithalame en forme d'élégie, pourrions-nous ajouter¹⁹⁾. Mais pourquoi alors avoir placé une pièce de ce genre au seuil d'un recueil épigrammatique? A-t-elle été vraiment copiée sur une pierre? Ou imite-t-elle, au moins, une

18) Voir la note 14.

19) R. Pfeiffer note à propos du fragment 392 de Callimaque qu'il n'y a pas eu d'épithalame en distiques élégiaques dans l'antiquité avant Paulin de Nole; tous ceux que nous connaissons sont épiques ou lyriques. Mais dans le cas qui nous occupe, la forme traditionnelle de l'épigramme a fort bien pu influencer le choix du mètre, d'autant plus que le poète a composé cette pièce, comme on le verra plus loin, en vue de la placer au début d'une anthologie d'épigrammes.

inscription réelle, méritant ainsi par analogie le nom d'épigramme? Ce n'est pas, en principe, impossible, bien que l'épigraphie ne nous en ait pas encore, que je sache, apporté la preuve: le mariage d'une reine d'Égypte pouvait mériter pareil honneur²⁰). Ce qui pourtant infirme l'hypothèse d'une inscription réelle ou fictive, c'est le fait que cet épithalame postule la présence d'une escorte nuptiale dont le poète serait comme le coryphée et accompagne le déroulement simultané de la cérémonie du mariage. Les impératifs et les futurs qui ponctuent le poème ne prennent tout leur sens que si l'on suppose qu'ils s'adressent véritablement à des exécutants. Et même si ces exécutants sont imaginaires, comme le sont les loutrophores à qui Callimaque feint d'adresser comme une donnée d'ordres, avec les mêmes impératifs et les mêmes futurs, l'Hymne sur le bain de Pallas, l'épithalame n'en est pas moins composé comme s'il devait réellement animer les évolutions d'une escorte de circonstance. La pierre se prête aussi peu que possible à une fonction aussi passagère: notre épithalame n'est ni une inscription réelle, ni une inscription fictive, ni même une épigramme composée dans le style d'une inscription. Il y a donc un désaccord flagrant entre le titre du recueil et la nature de son poème liminaire. Ce désaccord doit être expliqué préalablement à toute spéculation relative au contenu et à la destination de ce recueil; c'est le seul problème sérieux qui puisse se poser et dont la solution soit indispensable. Aussi voudra-t-on bien comprendre que je passe rapidement sur certaines questions désormais accessoires — constantes du genre, vérité et fiction, teneur probable des parties perdues, etc. — pour m'attacher seulement à l'étude de ce problème.

L'épithalame commence pour nous au moment où la fiancée descend du char qui l'a conduite au palais de son futur époux. Les vers qui précédaient cet épisode, une vingtaine au maximum, évoquaient vraisemblablement le début de la cérémonie, après un exorde esquissant le cadre de celle-ci et présentant les compagnons du poète appelés à constituer l'escorte de la future reine. Le nom d'Arsinoé, restitué avec vraisemblance au vers 2 et avec certitude au vers 13 par Milne, offre un impor-

20) Arsinoé II a été plusieurs fois louée par des inscriptions poétiques, mais toujours, semble-t-il, en relation avec un monument: le phare du Zéphyrion dans les épigrammes de Posidippe du papyrus Didot (P. Schott, o. c. 8 ss. et 19 ss.) et dans une épigramme de Callimaque (5 Pfeiffer), le rhyton de Ctésibios dans l'épigramme d'Hédylos que cite Athénée XI 497d.

tant point de repère chronologique. Il ne peut s'appliquer en effet, avant 250, qu'à Arsinoé I^{re}, fille de Lysimaque et de sa première femme, Nicéa, ou à Arsinoé II, troisième femme de Lysimaque, fille de Ptolémée I Soter et de Bérénice. Arsinoé I, née vers 300, épouse Ptolémée II au plus tard en 281²¹). Arsinoé II, après la mort de Lysimaque survenue en 281 et un bref mariage avec Ptolémée Ceraunos, son demi-frère, qui meurt en 280, arrive à Alexandrie en 279/8; elle obtient bientôt la répudiation d'Arsinoé I et contracte un troisième mariage avec Ptolémée II, son propre frère, avant 274/3, peut-être en 276/5²²). De laquelle des deux reines s'agit-il dans l'épithalame? Le terme de *κόρη*, au vers 18, convient mieux, à tous égards, à Arsinoé I, qui est une vierge de vingt ans en 281, qu'à Arsinoé II, qui épouse Ptolémée II à l'âge de quarante ans après avoir été deux fois veuve; mais il convient de faire la part de la flatterie. Le vers 3 apporte un argument plus solide en faveur d'Arsinoé I. Si *π]άρεστιν ἀπ' Οὐλύμ[ποιο* doit être pris à la lettre, la nouvelle reine aurait célébré son mariage à son arrivée de la Macédoine. Or *Οὐλυμπος* ne saurait avoir ici le sens métaphorique de „séjour divin“: Arsinoé ne descend pas du ciel. Ce nom désigne évidemment, avec une certaine emphase, le royaume de Macédoine, car depuis qu'Archélaos s'était emparé, en 400, du nord de la Thessalie, l'Olympe entier était devenu macédonien et les jeux instaurés sur son versant nord, à Dion, proclamaient fièrement à la Grèce, avec leur nom de Jeux Olympiques, que la montagne des dieux devait être considérée désormais comme le plus noble fleuron de la couronne des Argéades²³). Or Arsinoé II a nécessairement séjourné un certain temps à Alexandrie avant de monter le complot qui aboutit à la répudiation d'Arsinoé I, et dès lors *π]άρεστιν ἀπ' Οὐλύμποιο* rend mal compte de sa situation réelle au moment du mariage: il faudrait admettre

21) Elle donne trois enfants à son mari avant 278.

22) C'est la date proposée par W. W. Tarn, *JHS* 46, 1926, 161. Voir en général E. Bevan, *Histoire des Lagides* (trad. française), Paris 1934, 70 ss. et 76 ss. Si cependant l'épithalame devait être rapporté à Arsinoé II, il faudrait alors avancer à 278 la date du mariage, puisque le vers 3 représente la reine arrivant tout juste de Macédoine.

23) Voir F. Geyer, *Makedonien bis zur Thronbesteigung Philipps II.* (Hist. Zeitschr. Beiheft 19) München u. Berlin 1930, 94 ss. et 100 ss. Il serait intéressant de savoir à quel poème appartenait le vers inconnu visé par la glose *καὶ Ὀλυμπος ὁ οὐρανὸς καὶ Οὐλυμπος τὸ ὄρος* (lexique orthographique publié dans l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques 8, 1874, 233): elle serait ici tout à fait à sa place.

que le poète a voulu tromper ses auditeurs ou se montrer imprécis. Le verbe *πάρεστιν* s'applique en revanche parfaitement à Arsinoé I, dont il y a tout lieu de croire qu'elle n'a quitté la Macédoine que pour épouser Ptolémée. Enfin, au vers 20, *ἄλλην νύμφην οὐκ ἐθέλουσα νυόν*, quelque conjecture qu'on préfère, s'applique mieux à la première qu'à la seconde Arsinoé. *Νυόν* postule *μήτηρ* ou *ἐκυρή* (v. 19) et atteste la présence d'une Bérénice encore vivante, accueillant comme bru non pas sa propre fille, mais une *νύμφη* étrangère. Il est d'ailleurs peu probable que Bérénice, qui est née vers 340 et dont les historiens perdent toute trace après 281, ait encore assisté au second mariage de son fils, tandis qu'elle a très probablement présidé à son premier mariage: l'épithalame, au besoin, en apporte la preuve.

Fêtant l'arrivée de la future reine, le poète évoque d'abord les cadeaux qu'elle apporte à sa nouvelle famille²⁴): cet élément indispensable de la cérémonie est largement développé déjà dans le solennel épithalame qui clôt le deuxième livre des Odes de Sappho²⁵). Suivent divers lieux communs que recommandait la tradition littéraire ou folklorique en pareille circonstance. C'est l'accueil démonstratif des bras tendus en arceaux au-dessus de la tête de la princesse, signe d'un empressement qui rappelle celui des Troyens accourant au devant d'Andromaque, dans le même épithalame de Sappho. C'est le char attelé de boeufs, conformément à une antique coutume consacrée par les hiérogamies d'Héra à Argos et à Platées. Ce sont les essences parfumées qu'on répand sur la route où passeront les époux, trait que décrit également Sappho dans son épithalame²⁶). Plus soucieux de n'oublier aucun rite que de renouveler un sujet usé par des trouvailles originales, ne fussent-elles que verbales, notre poète consacre à chaque lieu commun un vers, se permettant seulement de développer dans les vers 7 et 8, sous la forme d'une comparaison, elle-même sou-

24) Il n'est pas interdit de suppléer dans la lacune *γαμβρός* et de comprendre que la joie décrite par *ἔχαιρον ἰδών* est celle du fiancé. Mais *θεών* s'accorde mal avec la dignité royale; voir cependant la note suivante.

25) Fr. 44 L.—P. vv. 8—11: les cadeaux sont décrits par le héraut qui s'est porté au palais de Priam; la hâte du roi est assez vive pour que Sappho écrive *ὄτραξέως ἀνόρουσε πάτηρ*, étant cependant entendu que le retour de son fils le touche autant que la curiosité de voir tant de richesses.

26) Vv. 28—30. L'hiérogamie ne paraît pas avoir comporté cette aspersion. Aussi bien la comparaison développée ensuite utilise-t-elle une autre phase des noces d'Héra, celle du bain pré-nuptial. Sur le char à boeufs, voir Hdt. 1, 31 (Argos) et Paus. 9, 3, 7 (Platées).

venir littéraire sans doute²⁷⁾, le motif des vers 5 et 6. Après un développement plus long sur lequel nous reviendrons bientôt, le catalogue des rites reprend à la même allure: purification du voile de la fiancée au vers 17, préparation du bain nuptial au vers 18, rappel des accordailles aux vers 19 et 20, entrée dans le lit nuptial au vers 21²⁸⁾. Il faudrait aussi relever, dans le même ordre d'idées, la phyllobolie ou l'offrande des couronnes du vers 11.

Dans une énumération aussi sèche et conventionnelle, le développement des vers 9 à 16 attire l'attention. Dès le vers 9, rompant brusquement le déroulement des événements, le poète annonce un message particulier: il va parler en protégé d'Apollo, en prophète des Muses. Or c'est d'abord pour inviter ceux qui l'assistent à offrir chacun sa feuille ou sa fleur, soit pour en tresser une guirlande qui ornera les époux, soit pour une pluie de bouquets, l'accent étant mis sur le fait que le présent sera commun. Puis c'est pour les mettre en garde contre les tentations de la soif. Sur cette mise en garde, formulée en termes plus allusifs qu'explicites, s'articule une digression de quatre vers: Arsinoé n'aime pas le fleuve boueux, chargé d'alluvions, le torrent gonflé par les averses, où le bétail s'abreuve par troupeaux, la mer que l'on devine à l'horizon²⁹⁾. C'est dans ce complexe assez obscur d'exhortations, d'admonestations et d'allusions que réside ou que se dissimule le message du poète. Qu'a-t-il donc à dire à cet endroit à ses compagnons, voire à son lecteur?

Libre à quiconque de découvrir dans l'évocation du fleuve et de la mer un paysage du Delta, s'il parvient à montrer ensuite comment l'épithalame s'en accommode. Mais qui a pratiqué Callimaque y devine au premier coup d'oeil une allégorie et y repère bien vite les clichés ordinaires de la rhétorique alexan-

27) Fréquente dans le folklore, la lustration d'Héra revêt une forme littéraire dans l'Aetion de Callimaque sur les sources d'Argos, dont le passage relatif à ce rite nous est livré indirectement par la glose Ἡραϊδης· αι ἱερεiai τῆς ἐν Ἀργεὶ Ἡρας· . . . αι ἀρνούμεναι τὰ λουτρά (ad fr. 65 Pfeiffer). C'est la pureté du liquide utilisé pour le bain qui sert de point de comparaison.

28) Sur la purification du voile d'Héra, voir Callim. fr. 66, 4; sur le rappel de la brigue qui doit aboutir à la conquête du coeur de la fiancée et à l'assentiment de son père, voir Sappho fr. 105 a et b et 109 L.-P. Les autres thèmes sont bien connus.

29) A la conjecture Ἀμφι γὰρ] Ἀρσινόης, qui souligne fortement l'articulation, on peut préférer une conjecture plus neutre, par exemple Ἐνεκα δ'] Ἀρσινόης. Les vers 13—16 n'en demeurent pas moins liés par leur sens au vers précédent: ils sont absolument étrangers à la description des préparatifs du bain nuptial.

drine en matière d'esthétique du poème. L'avertissement que le poète adresse à ses compagnons en développant l'image du fleuve boueux, c'est de ne pas se complaire à l'enflure épique — ποταμός, δαφυλὲς οἶδμα, πόντος —, à la hauteur tragique — ὑετὸς αἰθροπετής —, aux sentiers battus de la littérature classique — βούς] ἀγελαίη —: qu'ils aillent au contraire puiser à la source des Muses — les „immortelles“ du vers 17 — l'eau pure que préfère Arsinoé, etc. Même propos et mêmes images, mais sans l'allusion à la poésie sublime, dans le célèbre épilogue de l'Hymne à Apollon de Callimaque (vv. 105 ss.):

Ὁ Φθόνος Ἀπόλλωνος ἐπ' οὕατα λάθριος εἶπεν·
 »Οὐκ ἄγαμαι τὸν αἰδὸν ὃς οὐδ' ὄσα πόντος αἰεῖδει.«
 Τὸν Φθόνον ὠπόλλων ποδί τ' ἤλασεν ᾧδὲ τ' ἔειπεν·
 » Ἀσσυρίου ποταμοῖο μέγας ῥόος, ἀλλὰ τὰ πολλὰ
 λύματα γῆς καὶ πολλὸν ἐφ' ὕδατι συρφετὸν ἔλκει.
 Δηοὶ δ' οὐκ ἀπὸ παντὸς ὕδωρ φορέουσι μέλισσαι,
 ἀλλ' ἦτις καθαρὴ τε καὶ ἀχράαντος ἀνέρπει
 πίδακος ἐξ ἱερῆς ὀλίγη λιβάς ἄκρον ἄωτων.«

Le parallélisme des deux passages est si évident et la signification du premier est si clairement révélee par le second que je puis me dispenser d'appeler ici d'autres témoins³⁰).

Si maintenant nous remontons des vers 13 à 16, dont l'intention didactique ne fait pas de doute, au distique qui a provoqué cette digression, nous devons nous attendre à y trouver une amorce à l'allégorie du fleuve. L'auditeur ou le lecteur de l'épithalame devait être en quelque sorte conduit à passer du plan réel au plan du symbole. Or c'est bien à quoi s'emploie le vers 12, charnière de l'articulation, quand il évoque une boisson capable d'étancher la soif des compagnons du poète. Car dans cette évocation le sens réel, immédiat, de la soif s'enrichit déjà d'un sens second: les compagnons du poète doivent s'abstenir de boire aux torrents de la grande poésie, où ne vont s'abreuver que les bêtes grégaires. L'obscurité relative du vers vient de ce que l'accent porte non pas sur le caractère de la boisson, amorce de l'allégorie du fleuve, mais sur le fait même de la soif, signe d'une propension condamnable à la démesure poétique. Ce motif préa-

30) Cf. Puelma, o. c. 159 ss. et passim. Chronologiquement, l'imitation de l'hymne par l'auteur de l'épithalame est possible, l'hymne ayant été composé avant 271/0 (P. Von der Mühl, Mus. Helv. 15, 1958, 9). Mais l'adjonction du motif de la poésie sublime dans l'épithalame n'est pas favorable à l'hypothèse d'une imitation.

lable est bien mis en lumière par Properce, dans la troisième élégie du livre III, dont le sujet et la démarche seront suffisamment rappelés par les citations suivantes: (1 s.) *Visus eram molli recubans Heliconis in umbra, Bellerophontei qua fluit humor equi, . . .* (5 s.) *Parvaque tam magnis admoram fontibus ora, Unde pater sitiens Ennius ante bibit . . .* (12 ss.) *Cum me Castalia specularis ex arbore Phoebus Sic ait aurata nixus ad antra lyra: „Quid tibi cum tali, demens, est flumine? . . .“* Ces vers montrent assez comment le motif de la soif s'inscrit dans l'imagerie de l'esthétique alexandrine: à *sitiens* s'oppose *os parvum* comme *Castalia* s'oppose à *magni fontes*. Dans l'épithalame, *διψη δ'ὄχι ἀκέσσεσθε ποτῶι*, réplique en négatif de *Unde pater sitiens Ennius ante bibit*, développe certainement déjà l'idée de *os parvum*, quand bien même la boisson condamnée n'est pas qualifiée³¹).

La même élégie de Properce permet encore de prêter une signification rhétorique aux fleurs et aux rameaux dont il est question avant l'avertissement relatif à la boisson. En effet, après qu'Apollon a terminé son allocution, il conduit le poète vers les Muses, qui s'affairent à préparer leurs présents: (34 ss.) *Exercent teneras in sua dona manus: Haec hederas legit in thyrsos, haec carmina nervis Aptat, at illa manu texit utraque rosam*. Calliope, alors, lui rappelle les conseils d'Apollon, et le poète conclut: (51 s.) *Talia Calliope lymphisque a fonte petitis Ora Philitea nostra rigavit aqua*. Ce que les Muses donnent à Properce, en l'invitant à se rafraîchir à la source d'eau pure, ce sont les fleurs de la poésie en bouquets artistement composés. Cette métaphore souriante n'a pas eu, peut-être, une fortune égale à celle des liquides emblématiques, mais on la rencontre ici et là dans la littérature à partir de Sappho, qui déplore le destin de la femme privée „des roses de Piérie“ (fr. 55 L.-P.). Dans la *Couronne* de Méléagre, qui nous ramène tout droit à notre sujet, chaque poète apporte sa fleur; dans la *Prairie* de Cicéron, chaque citation, de vers ou de prose, est une herbe³²); dans le *Σωρός*, où Reitzenstein

31) On voudrait pouvoir suppléer après ποτῶι, au début du vers suivant, un adjectif comme πολλῶι; διψη δ(έ) empêche de le faire au début du vers 12. Mais il faut y renoncer: le poète s'interdit l'enjambement de pentamètre à hexamètre, le scribe a ponctué après ποτῶι et le génitif Ἀροινότης au vers 13 réclame un premier mot qui, avec sa copule, ne laisserait pas de place pour un datif. Il faut donc se contenter des termes du vers 12 et leur trouver une signification.

32) Sur ce Λειμών, voir E. Bickel, Rh. Mus. 100, 1957, 31 ss. L'image des herbes ou des fleurs se tire du titre.

a reconnu une anthologie, contemporaine de notre épithalame, chaque épigramme, à en juger au titre, représentait un épi³³).

Il apparaît ainsi que dès le moment où le poète s'est réclamé d'Apollon, il invite ses auditeurs à porter leur attention non plus sur les différentes phases de la fête des noces, mais sur les éléments d'un programme littéraire. Et même, à y regarder de tout près, ce propos déborde le cadre des quelques vers directement dépendants de la mention des Muses et d'Apollon. En effet, la source des Muses du vers 17, où reprend l'énumération des rites nuptiaux, fait antithèse avec le fleuve allégorique du vers 13 et produit le symbole attendu de la poésie parfaite selon le goût alexandrin. Dès lors, il n'y a pas de raison de ne pas attribuer aussi une signification symbolique à la rosée divine du vers 5 et à l'eau purificatrice du bain d'Héra, qui fait le seul objet des vers 7 et 8. Quelque rôle que joue réellement dans le rituel nuptial cette étonnante succession d'aspersions, de lustrations, de potations et d'ablutions, on ne peut douter qu'elle doive être comprise sur le plan littéraire comme une suite de variations sur le thème allégorique du pur liquide.

L'appel particulier du poète, la référence à Apollon, l'évocation des Muses et de leur enseignement gardent cependant leur raison d'être au milieu de ce long développement. „Vous ne désobéirez pas à Phébus,“ dit le vers 9, et le vers 11 enchaîne: „Mais, cueillies à la source, vous apporterez des feuilles et des fleurs que vous réunirez pour les offrir . . .“ Traduite en clair, cette invitation appelle sans équivoque les compagnons du poète à dédier à leur tour à la nouvelle reine des poèmes tournés dans le goût du jour et propres à lui plaire. Mais ce sont les seuls vers à jouer ainsi sur le sens second de l'exhortation: ni l'immersion du voile de l'épousée, ni la préparation du bain ne font allusion à un service autre que celui que requiert le cérémonial des noces. L'appel à l'offrande poétique s'arrête au vers 16, c'est-à-dire au point même où se termine la période dont l'évocation d'Apollon marque le commencement. En d'autres termes, l'autorité d'Apollon n'est invoquée que pour fortifier cet appel et non pour éclairer l'ensemble des symboles rhétoriques. Il nous reste donc, après avoir dégagé de son contexte ce passage capital, à nous demander à qui et dans quelles conditions l'auteur de l'épithalame adresse en réalité son invitation.

33) Le titre est cité par Aristarque, schol. A Hom. A 101. Cf. Reitzenstein, o. c. 94 ss. (auparavant déjà dans Ind. lect. Rostoch. 1891/2, 6 ss.).

A en juger au caractère féminin des travaux que décrivent les vers 17 et 18, l'escorte chargée d'accueillir Arsinoé devait être composée de jeunes filles plutôt que d'hommes ou d'adolescents. A Athènes, cependant, les loutrophores préposés au transport de l'eau de la source Callirhoé, puisée solennellement pour le bain de la nouvelle mariée, étaient toujours des jeunes garçons, si l'on en croit l'orateur Dinarque³⁴). Quel qu'ait été d'ailleurs l'usage valable pour Alexandrie, la question du sexe des compagnons du poète importe peu car le cortège qu'il dirige appartient à la fiction de l'épithalame. Ce qui compte, c'est qu'au moment où le lecteur de l'anthologie, averti par l'évocation d'Apollon, reconnaît la vraie nature des emblèmes allégoriques offerts à la princesse, il reconnaît aussi la vraie identité des jeunes filles ou des jeunes gens qui offrent ces emblèmes: les poètes des épigrammes groupées dans le recueil qu'il vient d'ouvrir. Et s'il faut admettre que l'épithalame a été réellement lu devant Arsinoé le jour de ses noces, il faut aussi en conclure que l'identité de cette escorte fictive était transparente pour les auditeurs de la première lecture: ils y reconnaissaient l'essaim des épigrammatistes associés dans l'offrande commune d'un bouquet de leurs meilleurs poèmes.

L'épithalame s'avère donc intimément lié à l'ouvrage auquel il prélude. C'est dans cette relation que réside la solution du problème posé par l'apparent désaccord, que nous avons cru devoir mettre en évidence, entre le titre de l'anthologie, *Σύμμεικτα Ἐπιγράμματα*, et la nature non épigrammatique du poème liminaire. De même que la Couronne de Méléagre, nos „Epigrammes mêlées“ sont précédées d'un Proème. Et de même que le Proème de Méléagre présente la Couronne comme une offrande, dont son ami Dioclès est le destinataire, de même notre Proème présente les „Epigrammes mêlées“ comme un cadeau, comme un cadeau de noces pour le mariage d'Arsinoé. Dans cette perspective, la forme donnée à l'envoi, celle de l'épithalame, n'a qu'une importance secondaire en regard de l'intention de cet envoi. La dédicace d'une anthologie d'épigrammes à Arsinoé est un événement littéraire beaucoup plus marquant que la composition d'un poème de circonstance célébrant son union avec Ptolémée. Ceci dit, il faut néanmoins observer que l'épithalame se prêtait mieux que tout autre genre poétique à pareil objet, non seulement parce que le mariage d'Arsinoé avait donné

34) Référé par Harpocraton, s. v. Λουτροφόρος.

occasion à l'offrande, mais aussi parce que, depuis Sappho, l'épithalame était considéré comme le présent que les Muses apportent aux époux, comme l'ornement suprême de la fête des noces, comme l'épinicie de ce jour triomphal³⁵).

Le corollaire obligé de cette interprétation de notre épithalame, c'est que son auteur a dû le composer en fonction du recueil auquel il le destinait. Ce poète est donc probablement aussi l'initiateur, ou l'un des initiateurs, de l'entreprise commune. Il avait déjà sous les yeux, ou tout au moins il entrevoyait déjà, en le rédigeant, un ensemble ordonné d'épigrammes, une véritable anthologie. A la différence de Méléagre, qui compose sa Couronne des fruits de ses lectures et d'éléments empruntés à des recueils similaires, l'auteur de l'épithalame se présente moins comme un compilateur éclectique que comme un poète actif, travaillant au milieu de poètes bien vivants et les mettant autour de lui au travail comme le ferait le maître d'un cénacle. Aux poèmes recueillis sans doute dans les oeuvres de prédécesseurs illustres, points de départ de nombreuses variations épigrammatiques, il joignait les essais préparés pour son anthologie par ses collaborateurs, faisant alterner l'épigramme livresque avec l'inscription, le madrigal avec l'épithaphe, le couplet bachique avec la dédicace bucolique.

Qui donc était cet auteur? On pense d'abord à Posidippe, dont le nom est porté en tête de liste et qui a peut-être été l'auteur du *Σωρός*³⁶). La date probable de son *ἀκμῆ*, environ 275³⁷), le style austère et parfois engoncé de ses épigrammes, les éléments attiques de sa langue, colorée d'ionismes exclusivement homériques³⁸), encouragent cette hypothèse. Mais si nous avons affaire à Posidippe, nous ne tenons apparemment pas le *Σωρός*, car ce titre ne figure ni au-dessus, ni au-dessous de la mention

35) C'est ce qui ressort notamment des incipit des épithalames de Sappho en partie conservés par le P. Oxy. 2294 (fr. 103 L.-P.) et de la belle longueur de ces poèmes, dont le premier comptait plus de 130 vers (cf. Lasserre, *Antiquité Classique* 24, 1955, 470, contre D. Page, *Sappho and Alcaeus*, 116 ss.).

36) C'est du moins l'opinion de Reitzenstein, reprise par Peek. Aristarque, cependant, ne cite pas Posidippe comme l'auteur du *Σωρός*, mais seulement comme l'auteur d'une épigramme figurant dans ce recueil.

37) Il reçoit la proxénie étolienne vers 280 (inscription de Thermon) mais n'a pu naître beaucoup plus tôt que 312, selon Weinreich, l. c. (voir supra n. 6).

38) Cf. P. Schott, o. c. 111 ss. Dans l'épithalame, *εἶπα* (v. 10) est attique.

Σύμμεικτα Ἐπιγράμματα, et surtout le Proème ne voue pas à Arsinoé ce que serait au sens propre un σωρός, c'est-à-dire le monceau des prémices d'une moisson, mais plutôt un bouquet champêtre.

On peut penser ensuite à Callimaque à cause de son rôle de chef de file de la poésie alexandrine. Les dates de sa carrière littéraire, sa notoriété comme épigrammatiste, les caractéristiques morphologiques et lexicologiques de sa langue y invitent. Mais autant qu'on en peut juger sur vingt-quatre vers, il ne semble pas qu'on retrouve dans ce Proème la démarche capricante habituelle au poète de Cyrène, ni son souci d'un langage direct atténuant et parfois démentant l'inspiration érudite. Bien au contraire, l'adaptation parfaitement régulière de la longueur de la phrase à la mesure du distique, la narration en droite ligne et l'utilisation presque scolaire des thèmes de l'épithalame et des lieux communs de la poésie alexandrine conviennent aussi peu que possible à son génie. Je dirais même que les „callimachismes“ les plus frappants (vv. 6, 9 s., 13 s.) parlent résolument contre l'attribution à Callimaque et dénoncent bien plutôt l'un de ses émules, ou encore l'imitateur d'un modèle commun, que la personnalité du maître. Le fragment 392, Ἄρσινόης, ὃ ξέτε, γάμον καταβάλλοι' αἰεῖειν, apporte peu de secours: il paraît annoncer un épithalame épique et ne s'adresse pas à un chœur de poètes. Mais il n'est pas défendu d'imaginer que la narration tourne court et fait place à l'exhortation, comme on le voit dans l'épithalame d'Hélène de Théocrite. Tout compte fait, l'attribution à Callimaque n'est pas absolument indéfendable.

Une poétesse étant exclue par le masculin διδασκόμενος (v. 10), on peut penser enfin à Hédyllos. Hédyllos est mal connu et nous ne possédons plus que quelques unes de ses épigrammes. Mais celles qu'a conservées l'Anthologie et celles que cite Athénée en XI 472^f-473^b lui font jouer, comme à Posidippe d'ailleurs, le rôle que joue Méléagre dans sa propre Couronne: celui du poète qui ajoute la dernière variation au thème traité par les épigrammes de ses devanciers ou de ses contemporains. „Σικελίδου παῖζει πουλὺ μελιχρότερον“ dit de lui-même Hédyllos dans l'une de ses épigrammes, se comparant à Asclépiade³⁹⁾. Sa langue diffère peu de celle de Posidippe: si les atticismes y sont plus fréquents et si son style, d'une manière générale, paraît plus enjoué que celui de l'épithalame, ses droits à en être l'auteur doivent entrer en compte autant que ceux du poète de Pella, ses titres à être

39) Voir Reitzenstein, o. c. 89 et 101 ss.

considéré comme le rédacteur en chef de l'anthologie étant d'autre part égaux aux siens. S'il faut trancher entre Hédylos et Posidippe, j'incline vers Posidippe, mais pour la seule raison que son nom a été inscrit en tête de la liste au verso du papyrus. Je ne pense pas que la cause puisse être déclarée entendue sur un si faible indice et je crois prudent de laisser le débat ouvert.

* * *

Le deuxième fragment du même papyrus, pied d'une colonne dont subsistent seulement treize vers et de ces vers seulement les quatre ou cinq premières syllabes, ne nous renseigne guère sur le contenu de l'anthologie, notamment parce qu'il ne restitue aucun lemme. Les mutilations subies par les premières lettres des vers visibles, les détériorations superficielles, l'irrégularité de l'écriture permettent à peine de reconnaître ici ou là un mot. Mais il est au moins évident que ces treize vers appartiennent au même poème et que la marge de gauche, conservée dans toute sa largeur jusqu'à la hauteur approximative du vingt-deuxième vers à partir du pied, ne garde la trace d'aucune corônide ni d'aucune paragraphos. Enfin, les deux lettres de la colonne précédente préservées à la limite gauche de la marge prouvent à l'évidence que ce fragment ne peut pas être rattaché au fragment A. Il y avait au moins une colonne entre les deux fragments. La transcription ci-après signale ces lettres à leur niveau, mais il a paru superflu de reproduire par un procédé typographique toute la hauteur de la marge.

* * *

]	[. ε . [
]	. [. . δ [
]ς	μω [] αν πο [
]	α [] ο παν [
]γ	εϋχ [ε]	το νύμ [5
]	εἶπω	μη σκ [
]	ὠραίης,	δς φθα [
]	να τετάω	κ [
]	ἦγ' ἐ[γ]	ῥρει μὲν ἐμ[έ	
]	χε []	οὔθ' ὄκ [10
]	κα	ς αἰρετ [
]	[]	ετου νεμ [
]	ἐξευζαν	στ [

Presque tout, dans ces lectures, est sujet à caution. Les deux seuls mots entiers qu'on puisse donner pour certains sont *ναιετάω* (v. 8) et *ἔξευξαν* (v. 13). La restitution de *νύμφη* à l'un des cas du singulier ou du pluriel (v. 5) est probable. Dans des conditions aussi précaires, il serait illusoire de tenter une reconstitution de l'épigramme. *Ναιετάω* atteste un monologue ou un dialogue; *ἔξευξαν* appartient plutôt à un récit. Est-ce une épigramme épictétique, où le poète fait tantôt agir, tantôt parler ses personnages? Léonidas de Tarente en a des exemples: AP IX 99, 316, 320. La longueur du poème appuie cette hypothèse; on n'en trouve d'aussi longs, pour les poètes alexandrins, que dans les livres VI et IX de l'Anthologie, qui groupent les épigrammes votives et les épigrammes épictétiques⁴⁰). Mais on doit compter aussi avec la possibilité d'un épyllion, analogue à celui que l'Appendice de Planude attribue à Platon (210). On ne saurait même affirmer que le mètre choisi soit le distique élégiaque: l'hexamètre épique *κατὰ στίχον* entre aussi en ligne de compte. Si ce sont des distiques, les hexamètres semblent coïncider, dans notre numérotation, avec les vers impairs, étant donné que les débuts des vers 5 et 7 paraissent impropres à constituer des pentamètres.

Le troisième fragment de notre papyrus, qui ne porte pas de lettre de classement dans l'inventaire, est lisible, mais extrêmement court:

* * *
]. [
] τέσσα[ρες
 * * *

Le seul mot représenté se situe au début du vers. Le vestige visible de la ligne précédente appartient à une hampe verticale qui descendait plus bas que les autres lettres. Comme l'interligne est plus grand d'environ 2 mm. que l'interligne normal adopté pour les autres colonnes, il y a lieu de penser que nous avons affaire au début d'une épigramme, précédée soit de la fin de l'épigramme précédente — mais on cherche vainement une paragrafos — soit d'un lemme. La forme *τέσσα[ρες* est difficile à lire: à première vue il semble que le mot ait été orthographié *τέττα[ρες*. Cependant la forme attique est sans exemple dans

40) Par exemple VI 220 (Dioscoride), avec 16 vers, ou IX 437 (Théocrite), avec 18 vers. L'épigramme de Callimaque sur Pittacos, artificiellement introduite dans le livre VII (89), est une anecdote de 16 vers.

l'Anthologie, et les lettres litigieuses, regardées de près, peuvent restituer la forme ionienne normale τέσσαρες: le premier σ est lié au second par un prolongement excessif de sa partie supérieure. Deux épigrammes de l'Anthologie commencent par Τέσσαρες, l'une de Callimaque en V 146, l'autre de Posidippe en V 183; une troisième, en V 95, qui imite celle de Callimaque avec quelque surenchère, est adespote. Le seul lemme qui convienne au vestige de lettre précédant ce début de vers est celui de la troisième, introduit par le correcteur dans le Palatinus: ὠραῖον. On ne saurait, cependant, accorder trop d'importance à cette coïncidence, et ce d'autant plus que l'épigramme n'a pas l'air ancienne. Faut-il conjecturer Ἡδύλου et supposer que nous tenons ici une variation sur le thème de l'une des épigrammes de Posidippe ou de Callimaque? Bien des hypothèses se présentent et la prudence la plus élémentaire oblige à ne les accepter qu'avec de grandes réserves: je préfère, pour ma part, en laisser le risque à de plus experts.

Lausanne

François Lasserre

ZUM DYSKOLOS¹⁾

98 ζῆτει[ν ἔφ]ην

109 f. εἰς τὸ χωρίον δέ μου

ἤκεις <σύ>! τί μαθῶν;

Zu diesem Gebrauch des δέ vgl. Denniston Greek Particles² 172.

117-23

Πυ. τὸ δὲ πέρας — φεύγοντα γὰρ

δεδίωκ' ἴσως με στάδια πέντε καὶ δέκα

περὶ τὸν λόφον πρῶτιστον, εἶθ' οὕτω κάτω

εἰς τὸ δασὺ τοῦτο σφενδονῶν βώλοισι, λίθοισι,

ταῖς ἀχράσιν ὡς οὐκ εἶχεν οὐδὲν ἄλλ' ἔτι —

ἀνήμερόν τι πρᾶγμα τελέως ἀνόσιος

γέρον· ἵκετεύω σ' ἄπιτε.

[1] Die von Kraus und Thierfelder stammenden Vorschläge zu den Versen 52 f. (o. S. 147), 174 f. (o. S. 142), 206 f. (o. S. 150) und 628 f. (o. S. 145) wurden unabhängig von diesen auch vom Verfasser des vorliegenden Beitrags gemacht, sind hier jedoch nicht noch einmal aufgeführt. Die Schriftleitung.]